

*BÂTON DE PAROLE*  
*Un chemin vers la paix*  
*GUIDE PRATIQUE*

Original English language publication  
by Inner Traditions  
Rochester, Vermont, USA

Talking Stick - Peacemaking as a Spiritual Path  
Copyright © 2016 by Stephan V. Beyer  
All rights reserved

Stephan V. BEYER

# *BÂTON DE PAROLE*

*Un chemin vers la paix*

*GUIDE PRATIQUE*

Traduit de l'américain  
par James Bryant

© Mama Éditions (2018)  
Tous droits réservés pour tous pays  
ISBN 978-2-84594-242-4  
Mama Éditions, 7 rue Pétion, 75011 Paris (France)

MAMA ÉDITIONS

PREMIÈRE PARTIE

Au cœur de la construction  
de la paix

## CHAPITRE 1

### Une voie sacrée pour être ensemble

#### CE QUE L'ON NOUS A ENSEIGNÉ

Comment être un artisan de la paix ? Tel est le sujet de ce livre. Notez que je ne parle pas de *devenir* un artisan de la paix. Je pense que nous le sommes déjà tous. Mais nous avons enfoui notre être véritable sous des années de conditionnement culturel – ce qui nous a menés à concevoir nos relations en termes hiérarchiques, transactionnels et punitifs. L'enjeu est de retrouver notre vraie nature et de la manifester dans tout ce que faisons. Dans nos familles, nos salles de classe, notre système de justice et nos communautés.

Nous vivons dans une culture *hiérarchique* : certaines personnes exercent un pouvoir sur d'autres. Nous acceptons cette situation et la considérons comme normale, naturelle, comme s'il n'y avait pas d'autre manière de vivre. L'architecture même de nos salles de classe, de nos bureaux, de nos tribunaux, forme un espace hiérarchique. Mais ce mode de vie a des conséquences qui méritent d'être examinées.

Toute hiérarchie est essentiellement instable. Dans notre culture, les gens qui ont un pouvoir sur d'autres cherchent à le préserver en recourant le plus souvent à la punition ou à la menace de la punition. Celle-ci peut prendre bien des formes – autant de formes qu'il existe de manières de faire souffrir les autres. Nous imposons et cultivons des relations hiérarchiques en humiliant, en insultant, en blessant physiquement, en intimidant, en rabaissant les autres. Nous leur dénieons des biens sociaux fondamentaux, comme l'éducation, l'emploi, le droit de vote, la liberté. Nous ne nous rendons pas compte à quel point nous pensons en termes de punition dans nos entreprises, nos écoles, notre système juridique et nos relations avec nos enfants. Nous sommes persuadés que punir, c'est normal.

D'autant que les rapports de pouvoir doivent sans cesse être renégociés. Nous croyons que la négociation est une bonne façon de régler les questions de pouvoir. Ainsi, nous envisageons les relations avec les autres en termes *transactionnels* – négocier, marchander, trouver un compromis. Cette approche est manifeste dans une des stratégies clés du système judiciaire américain : le plaider coupable. Nous sommes sans cesse en train de bricoler pour obtenir à tout prix des résultats – plutôt que d'approfondir les relations entre les parties.

Et nous nous étonnons de constater que ces bricolages ne sont que provisoires. Nos solutions deviennent caduques, nos accords soigneusement négociés volent en éclats dans des explosions cycliques de violence. Nous voulons *forcer* les gens à bien se conduire et nous sommes stupéfaits qu'ils se rebiffent. Le résultat ? Une culture où les hommes et les femmes sont opprimés par le pouvoir que d'autres ont

sur eux. En fait, nous nous opprimons tous mutuellement, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

Les fondements punitifs de notre culture, comme la plupart des fondements culturels, sont exprimés dans des mythes. Celui qui opère dans ce cas est ce que Walter Wink a appelé le « mythe de la violence rédemptrice » – qui suppose qu'un tort peut être redressé en humiliant ou en infligeant une peine physique au coupable, que la violence est une réponse nécessaire et adéquate, et même qu'elle est salutaire pour la victime. Dans notre société, c'est la norme de chercher à nous venger quand nous avons été malmenés. Quiconque a été élevé dans notre culture a vu au cinéma et à la télévision des milliers de scènes où le petit tyran de la cour de récré est finalement vaincu et humilié par sa victime, ou le hors-la-loi impitoyable, abattu par le gentil shérif. Le souffre-douleur de la cour de récré et le gentil shérif sont rédimés par cette action et reçoivent même souvent une récompense sexuelle pour leur violence. Nous sommes tous constamment tentés de rejouer cette scène mythologique.

Quand un tort a été commis envers quelqu'un dans une culture punitive comme la nôtre, fondée sur le mythe de la violence rédemptrice, nous pouvons distinguer quatre conséquences.

Tout d'abord, il est parfaitement rationnel pour la personne qui a perpétré l'offense de chercher à échapper à sa responsabilité – de mentir, de se cacher, de nier, d'accuser les autres. Pourquoi donc assumerait-elle son acte, si ses propres besoins – demande de pardon, réparation des dégâts, restauration des relations brisées – ne sont pas satisfaits ?

Deuxièmement, tout système punitif est tourné vers le passé aux dépens du futur. Il est obsédé par les « faits » tels qu'ils sont racontés. Qui a fait quoi à qui ? Dans quel ordre chronologique ? On cherche ainsi à désigner un coupable, qui devra être puni. On ignore les autres aspects présents dans les narrations des participants – leurs sentiments, leurs besoins. Ils sont frustrés de la possibilité de raconter leur histoire. Leur besoin le plus impérieux, le besoin d'être entendu, n'est pas satisfait. De plus, l'obsession d'avoir à punir des actions passées nous interdit de poser la vraie question : comment avancer vers l'avenir, comment ré-harmoniser les choses, comment réparer et restaurer les liens de confiance dans la communauté.

Troisièmement, tout système punitif procède d'une sorte de manichéisme – une croyance que le monde consiste en deux pouvoirs, le bien et le mal, la lumière et l'obscurité, qui sont faciles à distinguer et en guerre perpétuelle. Cette croyance imprègne notre système judiciaire pénal ainsi que, pour une bonne part, notre façon de penser. Nous nous pré-occupons tant des faits parce que nous croyons qu'ils nous permettront de répartir équitablement les torts. Quand des gens sont en conflit, nous tentons d'isoler un moment particulier dans la chaîne de leur interaction afin de déterminer qui doit être puni. Nous nous sentons obligés de distinguer les méchants des bons parce que c'est la seule façon de s'assurer qu'ils subiront la peine qu'ils méritent. Et si nous échouons à trouver un coupable, nous finissons souvent par renoncer et par punir les deux parties.

Quatrièmement, notre culture conçoit la punition en termes transactionnels. Les expressions que nous employons (infliger aux coupables ce qu'ils *méritent*) sont éloquents. Subir une punition pour avoir causé du tort à quelqu'un

ressemble fort à une transaction commerciale. La peine est souvent négociée. Ainsi, elle peut être réduite en échange d'un aveu ou d'excuses en bonne et due forme – lesquelles sont souvent inutiles puisque l'auteur du délit n'a nullement l'intention de réparer le préjudice ou d'arranger les choses. La nature transactionnelle de la punition est aussi exprimée dans le dicton : « Ne commettez pas de crime si la prison vous déprime.<sup>1</sup> » Ce qui sous-entend : si vous êtes prêt à purger votre peine, alors pourquoi diable ne pas le commettre ?

Dans cette optique, la décision de faire du mal à l'autre n'impliquerait aucune relation humaine, mais constituerait une sorte de calcul des risques-bénéfices et concernerait seulement l'agresseur et le système judiciaire. L'auteur du délit n'est pas confronté directement au tort qu'il inflige : la douleur physique, la peur, l'insécurité, l'inconfort. Il n'est en aucune façon contraint de s'occuper de sa victime. Il cherche seulement à négocier le meilleur accord possible avec le système judiciaire.

#### COMMENT NOUS LIBÉRER DE CE CONDITIONNEMENT

Nous avons été élevés dans une culture hiérarchique, punitive et transactionnelle. Nous nous conduisons donc de manière hiérarchique, punitive et transactionnelle dans notre vie, dans nos relations avec les autres et avec nous-même. Et nous en payons le prix en termes de bonheur humain : nous nous engageons dans des cycles interminables de violence et de représailles ; nous ne parvenons jamais à trouver la communauté à laquelle nous aspirons – égalitaire,

1. « Don't do the crime if you can't do the time » (N.d.T.).

libératrice et transformationnelle. Nous ne parvenons pas à « marcher dans la beauté », comme disent les Navajo.

Mais il existe une autre voie : entrer en relation les uns avec les autres d'une manière *sacrée*, qui met l'accent sur la réparation, la réconciliation et la guérison.

Avant de devenir le roi d'Israël, Salomon a fait un rêve. Dieu lui a offert de lui accorder tout ce qu'il désirait – la richesse, le pouvoir, de nombreuses épouses. Mais selon les différentes traductions de la Bible, Salomon a choisi la sagesse ou l'intelligence. Le terme hébreu est *lev shomea*, qui signifie littéralement « un cœur qui écoute ».

Saint François d'Assise parlait de la nécessité d'avoir « un cœur transformé et sans défense ». À mon avis, ces deux qualités n'en font qu'une. Nous avons érigé des barricades autour de notre cœur et elles nous empêchent de nous entendre. Dans notre culture, on nous a appris à ne pas écouter l'autre. Nous devons apprendre à accueillir sa parole et à abattre les murs que nous avons dressés entre nous.

Lors de la formation en action non-violente que j'ai suivie dans le Mouvement international pour la réconciliation, on nous a appris que la première chose à faire quand nous abordons une situation qui risque d'être conflictuelle, c'est de nous « désarmer ». Ce mot résume à lui seul le contenu de ce livre. Nous devons cultiver un cœur à l'écoute, un cœur sans défense, nous devons devenir désarmés. Alors nous pouvons commencer à désarmer les autres.

Nous commencerons cet ouvrage en décrivant une pratique de pacification fondée sur ce qu'on désigne sous les termes de : conseil, cercle, cercle de paix, cercle de réconciliation, cercle de parole. L'idée du conseil est très simple

et peut s'exprimer en quelques mots. Dans un conseil, les gens s'assoient en cercle et se passent un bâton de parole. Celui ou celle qui tient le bâton prend la parole et les autres écoutent. Il n'y a ni interruptions, ni questions, ni critiques, ni commentaires. Chacun parle à son tour, sincèrement, du fond du cœur, et écoute avec recueillement chaque autre personne qui parle. L'effet peut être miraculeux.

Toutefois, nous aurons à plusieurs reprises l'occasion de noter que « simple » ne veut pas dire « facile ». Les quelques principes que j'ai évoqués – et leur application à d'autres domaines de la vie, à d'autres types de conflits – doivent être mis en pratique constamment, tous les jours, à chaque rencontre. Nous luttons tous et, bien souvent, nous échouons. Nous devons cultiver les vertus du guerrier de la paix : la transparence, la vulnérabilité, le courage, la responsabilité. Nous devons nous exposer sans réserve, tendre notre bâton de parole à tous ceux que nous rencontrons et nous efforcer de « marcher dans la beauté » tous les jours.

## CHAPITRE 2

### L'espace hiérarchique

Souvent, quand je m'apprête à donner un cours ou une conférence sur le cercle de parole, je constate que la configuration des lieux est révélatrice. À un bout de la salle se trouvent un pupitre et une table. Debout derrière le pupitre, je fais face à des rangées de sièges. Derrière moi, il y a un tableau pour écrire et, généralement, un écran de projection. J'ai à ma disposition un ordinateur, un lecteur de DVD, un projecteur et des appareils pour contrôler les lumières.

Quand tout le monde s'est installé, je contemple les rangées de visages et je dis : « Je vais me livrer à un petit exercice avec vous. J'aimerais que vous leviez tous la main droite. » Si quelqu'un hésite, j'ajoute : « Allez, allez, tout le monde, je vous en prie. Merci. » Et ça marche à chaque fois.

J'ordonne ensuite à tous de baisser la main droite et de lever la gauche. Cette fois, tous mes auditeurs s'exécutent, même ceux qui avaient hésité auparavant. Puis je leur enjoins de baisser leur main gauche et d'applaudir. Obéissance immédiate et unanime.